

Le Monde

« Signal to Noise », le réel et son double artificiel restitués sur scène par Forced Entertainment

La compagnie britannique met en scène une nouvelle création d'une virtuosité éblouissante, dans laquelle les interprètes donnent corps à des voix générées par un ordinateur.

« *One, two, three : is the microphone on ? Is the microphone on ?* » La phrase se répète en boucle, encore et encore. Sur le plateau, il y a de la perruque en veux-tu en voilà, des pulls rose fuchsia et des pantalons prince-de-galles, des humains à l'air un peu égaré. Mais où est-on donc ? Dans un spectacle du groupe britannique Forced Entertainment qui, depuis quarante ans, démonte les mécanismes du théâtre pour les remonter de façon qu'ils puissent encore être utiles à faire grincer les rouages de la société du spectacle.

Et pour grincer, ça grince, dans cette nouvelle création intitulée *Signal to Noise*, d'une virtuosité étourdissante. Sur le plateau, six individus s'affairent comme pour préparer une émission de télévision, un concert ou une pièce de théâtre. Ils déplacent des meubles et des plantes vertes, se changent à toute vitesse en piochant sur les portants remplis de vêtements qui entourent le plateau, tentent de régler leur micro. Et, d'emblée, la machine se détraque : les situations, qui n'ont aucun intérêt, s'effilochent à peine esquissées, les voix entendues tournent en boucle, sans que l'on sache qui parle : « *Is the microphone on ? Is the microphone on ?* »

Synchronisation labiale

C'est un vertige qu'orchestre Tim Etchells, le génial metteur en scène de la compagnie : vertige d'une humanité qui ne sait plus qui elle est, qui ne sait plus ce qu'est le réel, et même si ce réel a encore une importance, face à la montée irréprouvable de l'intelligence artificielle. Les créatures qui s'agitent sur le plateau et changent d'identité à toute vitesse, à coups de costumes délirants et de perruques désajustées, tiennent des propos absurdes et parlent de manière étrange.

Et pour cause : Tim Etchells a choisi de baser tout son spectacle sur le principe de la synchronisation labiale. C'est-à-dire que les interprètes miment des textes préenregistrés par des voix générées par un ordinateur, et où se mêlent sans hiérarchie des bouts de blagues idiotes, de bulletins météorologiques, de considérations sur l'évolution financière mondiale ou sur les catastrophes écologiques en cours et à venir. Ils parlent, ils parlent, en une polyphonie qui devient vite cacophonie, ils répètent des mots qui n'ont aucun sens et aucun effet. Avant que, tout à coup, ils voient s'ouvrir devant eux un gouffre existentiel : « *Est-ce que c'est ma voix ? Est-ce que ce sont mes mots ? Mon visage ? Mes yeux ?* »

Et pourtant, ils remettent une pièce dans la machine, encore et encore, ad libitum, le dispositif s'emballe, en un montage de plus en plus cut des gestes, des actions et des mots – « *Is it live ? Is it ? Is it ? Is it ?* » –, avant de se conclure en un finale dément, défoulatoire et robotique. Tout cela, Tim Etchells l'orchestre avec une écriture sonore et chorégraphique, un sens du rythme et des variations époustouflants. C'est une partition scénique au millimètre qu'il a composée en compagnie de ses six excellents interprètes et cocréateurs, avec lesquels, pour la plupart, il travaille depuis des années. Le travail sur le langage, sur sa pauvreté répétitive au point d'en devenir musicale, est ici particulièrement remarquable.

Par qui sommes-nous agis, dans ce monde qui est en train de devenir le nôtre ? Comme toujours chez Forced Entertainment, le théâtre comme médium particulier est au cœur du réacteur de pensée et d'action. Par essence, il est l'art où des interprètes « répètent » une parole élaborée par des esprits considérés comme supérieurs par leurs pairs, d'Eschyle à Beckett, en passant par Shakespeare. Qu'en est-il, quand cette parole émane de créatures artificielles n'ayant pas connu – à ce stade en tout cas – le même processus évolutif ?

Le sens du burlesque de Forced Entertainment a des accents d'une noirceur sans appel dans ce spectacle dévastateur, qui est bien une fin de partie – les membres du groupe étant depuis toujours des enfants postmodernes de Samuel Beckett. « *We're done, we're done* », répète un de ces petits robots humains, en bout de course, à la fin du spectacle. Ce qui, de l'anglais au français, peut aussi bien se traduire par « nous avons fini » que par « nous sommes finis ».

Fabienne Darge, Le Monde, 28 novembre 2024

Signal to Noise, par Forced Entertainment.

Festival d'Automne, [Centre Pompidou, Paris 4^e. Jusqu'au 30 novembre.](#)

Puis au [Théâtre Garonne, Toulouse, du 4 au 7 décembre.](#)



Centre Pompidou : «Signal to Noise» de Forced Entertainment, siphonné du vocal

La compagnie anglaise livre, au centre Pompidou jusqu'au samedi 30 novembre puis à Toulouse et Montpellier, un spectacle brillant et hilarant, à travers une déconnexion des corps et des voix.

C'est sur un plateau de télévision, à moins que ce ne soit une salle d'attente aux plantes vertes de circonstance, ou bien une loge avec ses penderies de vêtements à cour à jardin, que la compagnie anglaise Forced Entertainment [fête ses 40 ans de bons et déloyaux services](#). Une bande de six performeurs qui arrivent perruqués, plus costumés que fringués, chacun chacune un micro à la main : «*Un, deux, trois. Test, test. Le micro est allumé ? Ça marche ? Vous m'entendez ?*» Et comment qu'on les entend, même si manifestement ce ne sont pas leurs voix, que toute la pièce est un immense play-back et qu'on va les regarder articuler des choses qu'ils ne disent pas dans un exercice éperdu de synchronisation labiale.

A qui appartiennent ces voix ? A personne, générées par ordinateur, elles sont masculines, féminines et les interprètes se les refilent sur le plateau, dans une fluidité de genre qui contamine les changements de costumes dans un improbable carnaval. Qu'est-ce qu'elles racontent ? Rien de très défini. Ça parle d'identifier «*une sorte de... un genre de...*» ; les sujets changent à tout bout de champ, des histoires de «*tempêtes qui arrivent*», d'«*argent russe, d'argent chinois, d'argent américain*», le tout répété en boucle dans un bégaiement infernal assurément anxiogène.

Déconnexion hilarante des corps et des voix

Si la parole est un désastre, le spectacle est un monument burlesque : les interprètes s'engagent à surincarner leur partition dans un délire interprétatif : les voix répètent que «*des gros nuages avancent*» ? Une performeuse nous montre son ventre comme le ferait une femme enceinte. Il est question de «*problèmes techniques*» ? Un performeur désigne tour à tour l'espace, le public, une partenaire sur le point de foirer une roulade incompréhensible... Cette déconnexion hilarante des corps et des voix produit alors le retour inespéré d'une danse conceptuelle qui manque aujourd'hui sur des plateaux bouffés par des chorégraphes grands spectacles de danse au kilomètre. En une heure vingt, Forced Entertainment fait la démonstration excitante d'une pensée incarnée sur scène, quand ailleurs elle n'est que discours.

Plastiquement c'est superbe, encore faut-il être sensible au charme déprimant des plantes vertes/décor de salles de conférences. Théâtralement c'est brillant, encore faut-il accepter que l'excitation libidinale est d'ordre intellectuel et accéder au littéral de la situation, à savoir des performeurs qui interprètent ce qui est à la fois leur rôle et leur fonction, point barre. Pas de rôle, pas de personnages, pas de prise de parole, mais quel théâtre ! Où tout prend sens surtout quand le sens se défile.

Chaque énoncé devient une parabole parce que la parole vient de nulle part, parce qu'on entend des voix. Il suffit d'écouter répéter inlassablement : «*Elle arrête la voiture au milieu de nulle part, et dit : "Désolée mais je ne peux te rapprocher davantage de ta destination"*» pour mesurer la métaphysique d'une pièce effrayante, spectacle d'une humanité déphasée, ici occupée à bouger les fauteuils, les tables, déplacer les plantes, bref à «meubler» l'espace jusqu'à ce que la fin arrive. Et elle arrive, énoncée par ces voix venues d'ailleurs : «*Voilà c'est fini, c'est la fin, nous devons arrêter, c'est la fin, c'est fini, on doit dire que c'est une sacrée soirée...*» Tout est dit, tout est vrai, c'est génial.

Laurent Goumarre, 29 novembre 2024

Signal to Noise de Forced Entertainment.

**Au centre Pompidou jusqu'au 30 novembre, dans le cadre du Festival d'automne à Paris.
Du 4 au 7 décembre au Théâtre Garonne, à Toulouse et du 1er au 3 avril 2025 au Théâtre la Vignette, à Montpellier.**